

Jérôme Tonetti

Allergie chronique



coaltar 2010

Chapitre premier

Pour me rendre en Uruguay, j'ai choisi de prendre la Cacciola, un bateau qui part de Tigre et permet d'apprécier le paysage fluvial, avant la traversée du Río de la Plata. Je viens de passer dix jours en Argentine où je vais vivre une année ou peut-être davantage, comme mon amie Charlotte, qui a décidé de quitter la Suisse pour s'installer à Montevideo. À Tigre, j'embarque sur un catamaran Deltacat. Nous nous sommes connus à l'Uni. Entre deux cours d'espagnol, nous discutons souvent de nos projets de voyage en Amérique Latine. Lente navigation de cabotage entre les îles et les épaves rouillées des chalutiers dans les couleurs oxydées du couchant. Nous nous étions promis de nous voir, une fois là-bas. Encore une heure de traversée dans la nuit étoilée, sur les eaux chatoyantes du fleuve argenté. Je vais passer quelques jours chez elle. Je débarque à Carmelo. Plus que trois heures d'autocar jusqu'à la gare routière de Montevideo. Je suis impatient de la retrouver, je n'ai presque pas de nouvelles, depuis qu'elle vit en Uruguay. Elle m'a dit qu'elle travaillait beaucoup, que nous nous verrions plutôt le soir. Ca me laissera le temps d'écrire. J'arrête ici, les cahots du bus et le manque de lumière rendent le texte illisible.

À l'arrivée, elle m'attend. Charlotte. Tout sourire et bras ouverts, cheveux châtain attachés, de la joie plein ses yeux verts. Nous fumons à l'extérieur, en attendant un taxi, riant du plaisir de nous voir. Je lui raconte pour l'amuser mon séjour à Buenos Aires, dans l'appartement de notre copine Agata, avec Sisi, petite chatte sans expérience portant pour la première fois. L'animal refuse catégoriquement de comprendre que je suis plutôt moins câlin qu'elle et s'obstine à me grimper dessus, déposant sur mes habits toujours noirs le duvet allergène de son poil gris et blanc. Charlotte a un sourire embêté. Elle m'explique que chez elle une chatte a mis bas quatre petits chatons et que cette portée a élu domicile dans un coin de sa chambre à coucher, là où je serai logé. Je m'empresse de la rassurer sur mes allergies, ce n'est que de l'éternuement, même pas de l'asthme. Dans le taxi, elle me prévient encore, devinant mes possibles réticences, de la présence incontournable des chiens et des chats dans la maison qu'elle partage avec un nombre indéfini de colocataires, présence animale dont la propreté du lieu se ressent quelque peu. Je me rappelle qu'en Suisse, un ami qui connaît l'endroit pour y avoir séjourné, m'avait décrit la maison comme un squat genevois en plus sale.

Nous arrivons à l'avenue El cano, devant une bâtisse tout en hauteur, coincée entre deux autres façades typiques des vieux pâtés de maisons qu'on trouve dans les faubourgs de Montevideo. Charlotte déverrouille la porte d'entrée qui donne sur un long escalier. Dès les premières marches l'odeur de sueur de chien me saisit par le nez. Deux clebs dévalent l'escalier en aboyant et viennent nous faire la fête. Distant, en essayant pour ma part de ne pas trop les respirer, je les laisse me renifler l'entrejambe, façon de faire connaissance. Une fois terminées ces présentations odorantes avec les animaux, nous passons aux présentations humaines, dans le langage poli des sons, des noms. Le massif Mastiff du Sud à poil roux porte un joli prénom de fleur qui contraste violemment avec son parfum naturel, mais donne une bonne idée de sa taille, Magnolia. La seconde est une vieille chienne de chasse qui a tourné au vinaigre et qu'on a curieusement baptisée d'un de ces impératifs auxquels le castillan attache le pronom, Matala, que je traduis mentalement par Tue-la.

Nous montons l'escalier en enjambant plusieurs fois les bêtes qui nous tournent autour d'une marche à l'autre en remuant la queue. Nous débouchons sur un grand espace sombre. Seule un peu de lumière bleue cathodique s'échappe d'une pièce à travers une porte vitrée. En y entrant, je suis d'abord frappé par la quantité d'ordinateurs branchés et de câbles entremêlés à même le sol. Les colocataires de Charlotte, occupés qui à chatter, qui à regarder un film, s'interrompent pour me saluer chaleureusement d'une franche embrassade assortie d'un baiser, une coutume à laquelle je n'aurais pas l'indélicatesse de vouloir échapper, mais qui me coûte, en tant que Suisse habitué à des contacts corporels plus distants. Si je ne retiens pas tous les noms, je repère tout de suite Cyntio, que je salue en tâchant d'agir naturellement devant l'infirmité qui déforme son corps. On m'en avait prévenu, mais je n'y pensais plus, d'où une certaine surprise, un malaise mal dissimulé, je ne sais pas quoi faire de mes bras en l'embrassant. Chacun retourne à ses activités. Charlotte discute un moment avec Candida, la femme de Cyntio, des achats pour le lendemain. C'est un petit bout de femme ronde et mignonne, avec des traits guaranis. Sa voix haut perchée est d'une infinie douceur. Tout en les écoutant d'une oreille, je reste debout, à regarder une scène de cet excellent film mexicain, Amores perros, celle où l'on voit l'intérieur du squat qu'habite le vieux clochard avec toute une meute de chiens. Cyntio, les deux chiennes, et deux autres colocataires, plus ou moins vautrés sur un matelas mousse éventré, suivent le film avec une attention également concentrée. Moi, je suis bien debout. Je ne m'imagine pas du tout assis sur cette vieille mousse pleine de poils en compagnie des clebs.

Charlotte me mène à sa chambre en m'expliquant que c'est le seul endroit de la maison où les chiens sont interdits de séjour, ce qui lui permet d'y maintenir ses propres standards d'hygiène. La chambre est au bout d'un étroit couloir, encombré par un escalier de fer très raide. L'entrée est farouchement défendue par une habile combinaison de griffes et d'instinct maternel. Nous n'avons pas passé la porte que la gardienne nous feule, jaillissant d'une caisse où rampent quatre chatons. Fièrè, ou Fiera, la fauve, comme on voudra, s'approche prudemment de moi et flaire le bas de mes pantalons qui doit encore être imprégné de l'odeur de Sisí. Je lui laisse le temps de le faire à son aise, tout en observant la chambre. Par terre, à gauche de la porte, le grand matelas où dort mon amie. Au fond à droite, une mousse sur un châlit bricolé fait face à une table basse et un fauteuil encombré d'habits. Fièrè, sans cesser pour autant de me surveiller, me permet finalement d'accéder au nid. Situé aux pieds du matelas, il est composé d'un carton et d'une couverture en charpie qui disparaît sous un douillet duvet de poils. Il s'en échappe une odeur dense qui me chatouille immédiatement les narines. Les quat'bébés chats, pelotonnés les uns contre les autres, ont encore les yeux fermés. Ils poussent de petits miaulements qu'on confondrait avec les piaulements d'un poussin. Fièrè a repris place auprès d'eux et ils cherchent à l'aveugle ses mamelles.

Charlotte amène un plateau avec le rab du repas de ses colocataires. Du ragoût. Nous nous asseyons autour de la table basse pour manger, tout à la joie de passer quelques jours ensemble après des mois sans nous voir. Nous savourons en silence ce moment et nos assiettes. Charlotte me parle ensuite de son travail, elle donne des cours de français et d'anglais à l'école Berlioz. Elle me propose de fumer avec elle un peu d'herbe à chat. L'expression me fait sourire. Tout en roulant un joint, elle me raconte comment elle a aidé Fiera à donner jour aux chatons, en les tirant par la queue pour les sortir. Elle ne fait pas mystère de l'émotion maternelle qu'elle ressent en l'observant avec sa portée. Je rigole, il n'est pas étonnant qu'elle s'identifie à Fièrè, elle est chatte jusque dans son prénom. Je lui rappelle que son ex l'appelait volontiers « p'tit chat ». Nous nous poilons de rire, l'herbe à chat fait son effet. Il y a déjà un bon moment que nous causons. Elle se lève tôt le lendemain, nous décidons de dormir. Depuis le lit où je me suis roulé en boule, je l'entrevois qui enlève son pantalon et je remarque qu'elle a pas mal de poil aux pattes. Elle enfle un pyjama et se glisse dans son sac de couchage en s'enroulant sur elle-même. Charlotte est une fille très nature. C'est là son charme. Je me suis endormi sur cette chaste pensée.

Réveillé en sursaut par Fièvre qui a sauté sur mon lit, je n'ai pas réussi à retrouver le sommeil, des picotements au nez m'en empêchent. J'ai sorti mon cahier de voyage de mon sac à dos et j'ai écrit longuement à la lumière de la lampe de chevet. Les yeux me piquent de fatigue et d'irritation allergique. J'éteins.

Chapitre deux

Au réveil, je suis seul avec Fièrè et les chatons. Charlotte est déjà partie donner ses cours de langue. Je crois que j'ai rêvé d'elle. Je traîne assez longtemps au lit, pourchassant le songe étrange que j'ai dû avoir mais dont le souvenir m'échappe, l'herbe à chat efface les rêves efficacement.

Je finis par me lever et j'enfile mes chaussures depuis le lit avant d'aller dire bonjour aux chachats. En donnant à chacun une petite caresse du bout du doigt, je le baptise d'un surnom. Le plus minuscule, je l'appelle Mot, en pensant qu'il lui serait facile de passer par le chas d'une aiguille. Souriant de mon mot d'esprit, je décide nommer le second Çacha, un petit chose inconscient de lui-même, qui semble dormir dans un coin de la caisse. Je cherche un nom brésilien pour celui qui est tout noir et je trouve Casa, pour cashasa. Mais comme je réalise que ce sont des chats uruguayens, j'appelle le dernier Artigato en souvenir d'Artigas, le caudillo de l'Indépendance uruguayenne.

L'invisible poussière allergène qui s'échappe de la caisse a tôt fait de déclencher un début de réaction, picotement des yeux et du nez. Un cliquetis de griffes sur le carrelage attire mon attention, je tourne la tête à temps pour voir la massive Magnolia pointer son museau par l'entrebâillement de la porte. Il suffit à Fièrè de la regarder méchamment pour la dissuader d'entrer. La chienne s'en va avec une expression piteuse.

Trousse de toilette dans une main, serviette et habits de rechange sous le bras, je sors de la chambre. La porte d'en face est celle de la salle de bain. Sale, elle porte bien son nom. Je referme la porte derrière moi et je vais fermer la fenêtre, à l'opposé. Elle donne sur l'escalier qu'on emprunte pour descendre au jardin depuis une véranda à laquelle on accède en traversant la cuisine. Le carré de douche est face à la fenêtre. On devine l'emplacement de l'écoulement sous une accumulation de cheveux et de poils. J'en dégage une touffe ruisselante que je vais jeter du bout des doigts dans la corbeille à côté des chiottes. Une forte odeur d'excrément s'échappe de la poubelle où s'accumule le papier toilette emmouscaillé de toute la maisonnée. Révulsé, j'ai soudain beaucoup moins envie de me doucher, mais je me sens sale, après mon voyage, alors je me résigne. Je me déshabille. Le sol est si crasseux que je n'ose y poser mes habits, pourtant sales eux aussi. Je les plie sur une corbeille pleine de linge humide. Je dépose mes habits de rechange et ma serviette sur la chasse d'eau des w.-c. J'allais les laisser dans le tambour de la machine à laver, me figurant que c'était là un endroit propre

par définition, mais je me ravise en constatant qu'il est recouvert d'un duvet de poils clairs, propres sans doute, mais poils tout de même. Je me lave comme les chats, juste un peu d'eau là où il faut, puis j'entreprends de me sécher et de me rhabiller, en évitant autant que possible le contact avec le sol.

Je me sens quand même plus propre, quand je regagne la chambre. Je m'installe dans le fauteuil pour écrire un peu, tout en observant les chatons du coin de l'œil. Je dois m'interrompre à chaque instant pour me moucher et je finis par m'arrêter, à cours de mouchoirs et parce que je dois sans cesse chasser Fiera qui grimpe sur mes genoux.

La chambre de Charlotte, c'est le havre des chats et je m'y suis tout de suite senti à mon aise, en dépit des poils et de l'allergie. J'entreprends de visiter le reste de la maison. En empruntant le couloir, on passe tout juste entre l'échelle de fer et un buffet où s'empilent des monceaux de vaisselle. Je laisse la cuisine à ma droite et j'arrive dans le hall où débouche l'escalier de l'entrée. C'est un vaste patio intérieur qui sert de salle à manger, hauts murs blanchis à la chaux, surmontés d'un toit de tôle cloué à la charpente. Une grande table obstrue partiellement la porte vitrée de la chambre qui jouxte la cuisine, celle des enfants de Candida. Dans un panier, un tricot de laine angora est enfilé sur des aiguilles. Sur le dossier d'une chaise, un châle imitation cachemire et une écharpe en faux pashmina. L'autre paroi donne sur les vitres de la chambre de Charlotte, qu'elle a cachées avec des tentures chamarrées. Au mur, sont accrochés un dessin de Charlie Chaplin et un poster du Cha Guevara. Sur un vieux canapé décati, dans le coin cheminée qui occupe l'angle de la pièce, sont couchées Tula et Magnolia. Elles se lèvent et viennent me tourner autour en me reniflant. Je tâche de ne pas trop les toucher, mais elles se frottent contre moi avec insistance et laissent un pelage poussiéreux sur les jambes de mon pantalon propre. Tout un chenil d'objets divers s'entasse dans la pièce : un chapeau à plumeau coiffe la bonbonne de gaz d'un chalumeau, posée sur le châssis d'un petit chariot dont on a démonté la roue pour réparer la chambre à air. Je constate que l'état du mobilier se ressent passablement de l'activité des animaux. Fauteuils crevés, coussins éventrés, déversant leur bourre de mousse et d'étaupe par les déchirures qu'ont laissées les griffes et les crocs. Le bas des portes, les pieds des meubles sont marqués de griffures. Une charentaise mordillée traîne par terre. Le sol est sale. C'est que les babines pendantes des deux clébardes dégoulinent d'une bave abondante qui se mêle de place en place aux poils et à la poussière, ce qui finit par former des pelotes humides, pareilles aux régurgitations d'un chat-huant après digestion du rongeur avalé tout rond.

La simple vue du poil me chatouille tout le corps, des muqueuses à la peau, pire que du poil à gratter. Alors, qu'un intérieur puisse être à tel point plein de poils, je trouve ça effrayant. Poils de chien et de chat, mêlés à ceux des humains, à leurs cheveux, en touffes accumulées dans tous les coins. Une pilosité plus ou moins dense parsème les sols et les planchers, par endroits c'est une véritable moquette qui pour être de temps en temps tondue au balais n'en repousserait pas moins naturellement. Ce duvet s'accroche durablement à tout ce qui peut le retenir. J'ai remarqué hier soir qu'il s'en attache tant aux habits des habitants, à leurs barbes et chevelures qu'il semble pousser à même leurs corps. Le poil a tout envahi. Il a colonisé coussins, couvertures et fauteuils, s'est agrippé aux tissus qui tapissent les murs, a grimpé aux rideaux pour parvenir jusqu'au plafond où il reste suspendu dans les toiles d'araignées. La maison est ainsi velue de fond en comble. C'est qu'il suffit d'un courant d'air ou que Magnolia s'ébroue et voilà tout ce pelage qui se change en nuage, s'élève en tourbillons, vole de pièce en pièce et remplit l'atmosphère de ses infimes filaments roux, noirs ou blancs. On en respire à pleins poumons, on en a dans le nez, dans les yeux. Pour exprimer ma répugnance, mon corps parle par l'allergie. ATCHA !

Je suis pris de crises d'éternuements en cascade. Je traverse en vitesse la cuisine et la véranda pour descendre l'étroit escalier qui mène au patio extérieur où je pourrai prendre l'air le temps de calmer la réaction.

Le jardin est un vaste espace emmuré envahi de chardons et d'herbes folles. Je m'assieds sur une vieille chaise. Il faudra que j'aille chez quelque apothicaire faire l'achat de sirop pour ma toux et de cachets d'antihistaminique. Je sais que je suis allergique au poil de chat, mais d'habitude, je ne réagis pas aussi fort. On dit qu'il y a des allergènes croisés, c'est peut-être ça. L'allergie signifie l'action de l'autre. C'est une réaction corporelle de défense contre des corps étrangers considérés, à tort, comme hostiles. La réaction a ceci de particulier qu'elle ne respecte pas le principe de proportionnalité, c'est une défense exagérée contre des agents extérieurs inoffensifs, mais dont le système immunitaire a peur. L'allergie est au corps ce que la xénophobie est à la société, inutile et épuisante.

La réaction aiguë commence à passer. Les paupières gonflées et le nez pris, persiste un écoulement glaireux dans le fond de mon larynx qui me laisse un indélogeable chat dans la gorge. C'est alors que je prends ce tic de me racler la muqueuse du palais en reniflant et en toussotant comme un vieux catarrheux, et toutes mes phrases commencent par un vilain petit grognement suivi d'un crachat ravalé.

Je me sens mieux dehors. Le soleil, haut dans le ciel, réchauffe le patio. Je me décide à écrire encore un peu, sors mon cahier de ma poche pour fixer mes impressions de la maison. Je m'y affaire depuis un bon moment quand, mon nez s'étant soudain débouché, je sens une forte odeur de caca. Je regarde alentour, la terre et les mauvaises herbes sont truffées de crottes de chien. On dirait la saison des morilles. Tout le patio distille une puanteur d'excrément moisissant. Charogne de bestioles, les chats, eux, au moins enterrent leur caque. Dégoûté, je remonte vers la maison.

Chapitre trois

Mon allergie continue, moins aiguë, mais constante. Je suis dans le hall en train de me moucher quand Cyntio appelle depuis la pièce d'à côté, celle des ordinateurs et de la télé. Je me prends un peu les pieds dans les câbles qui s'emmêlent sur le parquet. Je ne le vois pas tout de suite parce qu'il est assis derrière les trois moniteurs de son ordinateur, penché sur le clavier. Je suis surpris quand il se relève d'un bond. Sa haute stature est encore accentuée par sa difformité que complète la maigreur. Il est torse nu. Il n'a presque pas d'épaules. Les bras sont atrophiés, recourbés et décharnés par une paralysie partielle. La peau forme une membrane entre l'aisselle et le coude. Lorsqu'il veut se servir des bras hypotoniques, pour déplacer un objet ou le tirer à lui, le maintenir contre le torse ou son visage, il lui faut faire des moulinets compliqués pour les jeter vers le haut en balançant tout le corps. Les mains sont étrangement petites, les doigts minces et courts ont les ongles rongés et me rappellent les bras de l'axolotl de Cortázar. Comme les doigts ne sont pas préhensibles, c'est surtout de sa bouche qu'il se sert pour avoir sur la matière ce pouvoir de manipulation que donnent aux humains leurs mains.

Il me salue et me demande de lui brancher, derrière l'ordinateur, un câble qu'il tient entre ses dents. Tandis que je cherche la prise, il ramasse un autre câble avec les doigts de pied, le porte à sa bouche et le connecte ainsi à une prise du clavier. Cyntio est informaticien, passionné des puces électroniques. C'est une profession bien adaptée à son handicap. Je l'observe un instant taper sur le clavier avec sa langue, remuer la souris avec sa bouche et son menton. Sa dextérité est surprenante. Je vais le laisser pour continuer ma reconnaissance de la maison quand il se redresse et me demande si je suis enrhumé. Je lui dis que je suis juste un peu allergique au poil de chat. En fait, le seul allergologue que j'ai vu dans ma vie, c'était pour échapper à l'armée, m'a expliqué que l'allergène n'est pas le poil lui-même, mais une protéine contenue dans la salive des chats, qui est présente dans leur fourrure puisqu'ils se lèchent abondamment pour se laver, les chats sont des animaux propres. Lui, il n'aime pas les chats. Des animaux nuisibles. Nocturnes et nyctalopes. Il s'en méfie. Cette lueur mauvaise au fond de leurs yeux. Ils sont traîtres et silencieux. Fourbes. Faux. Infidèles. Pas comme les chiens. Les poils de chien ne me donnent pas d'allergie, je remarque. Il me demande de lui passer sa petite boîte de cannabis effrité. Je lui explique que l'allergologue en question m'a aussi affirmé que j'étais allergique au hachisch et

au chanvre, ce qui m'a fort contrarié, sans toutefois me dissuader d'en fumer régulièrement. Là-bas, on fume aussi du hach et moi je préfère, le hach est moins allergène que l'herbe à chat dont la fumée poussiéreuse m'irrite le nez et me rougit les yeux.

Cyntio me plaisante là-dessus. Il a l'humour un rien cynique, des expressions cabotines. Des cheveux bouclés longs, sel et poivre, en bataille. Une barbe abondante, où les reflets roux l'emportent encore sur les poils blancs, lui mange une bonne partie du visage, en ressortent deux yeux noirs et ronds sous des sourcils broussailleux, le nez, un peu épaté, aurait quelque chose des gènes africains qui subsistent en Uruguay. Entre la barbe et la moustache, qui font disparaître les lèvres, apparaissent des dents jaunies ; les incisives, ébréchées par l'usage qu'il en a, font ressortir les canines.

C'est avec ses lèvres et sa langue qu'il roule l'herbe à chat dans une feuille de papier à cigarette en s'appuyant sur la table. Une fois l'artefact préparé, il le pose en équilibre sur le rebord du bureau, ouvre avec sa bouche une boîte d'allumettes, en sort une avec ses dents qu'il frotte pour allumer le joint avant de la souffler en la recrachant. J'ai un mouvement de dégoût en prenant ensuite son pétard informe et baveux quand il me le tend du bout des lèvres en allongeant le cou. Il me confirme que l'Uruguay est un pays assez tolérant en matière de consommation de cannabis. Il n'est pas rare de voir qu'on en fume dans la rue de manière tout à fait décomplexée. Mais la culture privée est sévèrement prohibée et l'on vous met en cage pour une simple petite plante dans le jardin. Dommage pour les colocataires, je hasarde, ils feraient bien des économies en ensemençant leur vaste patio. Magnolia et Tula, en y chiant régulièrement, n'engraissent que le chiendent, mais il y aurait de quoi faire une belle plantation d'herbe à chat bio, à l'engrais naturel. Le patio, le fond, comme il l'appelle, peut être vu par les voisins qui n'attendent qu'une occasion pour se débarrasser de toute la maisonnée, chiens, chats et humains. Par contre, ils vont y faire un potager, prochainement, et un asado, une bonne grillade au charbon. La vache d'ici est meilleure que la charolaise, mais je m'imagine assez mal manger dans le patio, l'odeur de caca de chien...

Le téléphone sonne. Pour décrocher, il ventouse le combiné avec sa bouche afin de le porter à la main qu'il a amenée contre sa joue en la soutenant avec l'autre dans un de ces moulinets dont il a le secret. La main et le combiné calés entre l'épaule et l'oreille, il répond. Il me fait signe de prendre. C'est pour moi. Charlotte qui dit qu'elle rentre pour le souper. L'herbe à chat a plutôt calmé mon allergie. On termine le joint en causant de la Suisse. Il a de drôles de questions, je traduis littéralement, il me

demande si il y a là-bas des gens errants, des gens des rues et si les gens policiers les embarquent en fourgon.

Je le laisse finalement travailler pour monter sur la terrasse que n'ai pas encore vue. Il y va rarement, lui, à cause de l'escalier, trop raide, mais c'est un endroit agréable.

À mi-course de l'échelle de fer s'ouvre un espace entre deux étages qui devait servir avant de débarras. L'un des colocataires en a fait sa tanière et y a accumulé tout un tas d'objets plus ou moins rafistolés avec du fil de fer. C'est si bas de plafond qu'il doit s'y tenir courbé en deux. Il s'assied sur un fauteuil dont il a ôté les pieds. Son matelas est par terre, dans une armoire. Et le voilà justement qui descend de la terrasse, une pince dans une main, une figurine de fil de fer barbelé dans l'autre. L'Amiral. Des yeux bleus mer, un sourire enfantin derrière une moustache d'artiste qui lui va à ravir. Menton rasé rentrant. Cheveux noirs et blancs, coupés ras sur les côtés, plus longs sur le dessus de façon à former une crête rastapunk qu'on ne voit pas souvent, étant donné qu'il porte la plupart du temps une toque d'aviateur avec des écouteurs de casque intégrés, pour ne pas s'entendre quand il joue du violon, il me raconte en branchant la radio sur une fréquence opéra. Il me demande si je sais que le son du violon est produit par le raclement de cheveux de cheval sur des boyaux de chat. Il parle par codes, l'Amiral, c'est aussi rapide que du morse mais je comprends qu'il bricole et fignote ces sculptures de fil de fer bariolé à partir des barrières barbelées des jardins de la ville où sont enfermés des chiens. Tout une militance, ces figurines humanoïdes robotisées qui marquent la fin de l'animal dans l'humain. Autant dire la fin de l'humain. Il est aussi ravagé qu'amical, l'Amiral.

Je monte sur la terrasse. Elle couvre une large surface de la maison et offre une belle vue sur le quartier. Le soleil tape. Je m'accommode pour écrire dans un coin ombragé par le feuillage des charmes de la rue. Il fait suffisamment bon pour être en bras de chemise. Je suis plongé dans mon texte depuis un long moment quand un reflet chatoyant sur mon avant-bras attire mon regard. Machinalement, je m'époussette du revers de la main, un début de tic que j'ai pris, avec le poil qui colle à mes habits. Pendant un instant, je regarde mes bras et je crois ne pas les reconnaître. Comme s'ils ne faisaient plus partie de mon corps. Ils ne me semblaient pas aussi poilus, poilus comme ceux d'un autre homme.

Chapitre quat'

Charlotte est rentrée vers les sept heures. Elle s'est inquiétée de me trouver les yeux chassieux, les paupières gonflées et le nez rouge à force de me moucher. Je la rassure : ce n'est pas grave, juste désagréable. Ce soir, c'est nous qui cuisinons. Au menu, de la raclette que j'ai amenée de Suisse, avec d'autres victuailles. Nous commençons par nous taper l'apéro des cuistots en dégustant un verre de Chasselas, tranquillement installés dans la véranda. C'est une pièce où je reste volontiers, dans la mesure où l'allergie s'y fait moins sentir, peut-être parce qu'elle est bien aérée. Elle est entièrement vitrée, attenante à la cuisine et on peut y fumer du tabac. La charte communautaire interdit en effet de fumer autre chose que de l'herbe à chat dans tout le reste de la maison, mise à part la chambre de Charlotte. Une table entre deux bancs fixes carrelés occupe la plus grande partie de l'espace. On peut s'y asseoir à cinq ou six. D'un côté, une porte s'ouvre sur le balcon où donne aussi la chambre des enfants de Candida. De l'autre, au sommet de l'escalier qui descend au jardin, un espace où se trouvent les écuelles des chiennes ainsi qu'un grand seau d'eau sous un robinet où elles se penchent pour boire. La pièce serait parfaitement agréable sans l'incessant va et vient de Magnolia, sa gamelle dans la gueule, cherchant nourriture et affection. Nous passons à la cuisine où nous attend un minimum de travail préalable avant de pouvoir préparer le repas. Tula mâchouille sur le carrelage quelque détritrus qu'elle a sorti de la poubelle. Charlotte se fâche et fait dégager les chiennes. Elle soupire, elles sont insupportables en ce moment, inquiètes d'être en chaleurs, elles se chamaillent sans cesse. Elles errent d'une pièce à l'autre, nous les avons tout le temps dans les pattes. La cuisine est vraiment trop exiguë pour nous quat'. Même cette grande maison est un espace beaucoup trop restreint pour un mastodonte comme Magnolia, mais personne ne les sort promener, à cause des chiens des rues qui se rueraient sur elles, inconvenient de la saison du rut. Pendant qu'elle ramasse les saletés qui jonchent le sol à cause de la poubelle à demi renversée par Tula, je me charge de la vaisselle. Parmi les monceaux d'ustensiles sales qui s'empilent dans l'évier, les habitants piochent ce dont ils ont besoin, une assiette, une fourchette, qu'ils rincent à peine avant utilisation. Moi, toqué comme un chaton laveur, il faut que je nettoie généreusement tout ustensile de cuisine dont je veux me servir. Le chamex, à tel point déchiqueté par les chiens qu'il n'absorbe plus aucun savon, baigne dans une eau de vaisselle marécageuse, au fond d'une casserole poisseuse de graisse à demi figée où il

faut plonger le bras jusqu'au coude pour l'aller chercher à tâtons entre les reliefs de repas qui y stagnent. J'essaie de faire tout cela le plus naturellement possible, masquant ma moue dégoûtée. Les patates sont dans l'eau bouillante, les cornichons dans un bol et sur une assiette de la charcuterie locale qu'ils appellent charqui, nous nous passerons du saucisson entamé à l'apéro que Fiera, profitant du chahut des chiennes, vient de chaparder en se catapultant sur la table avant de filer en catimini se cacher dans un coin. Nous en sommes à nous demander comment faire fondre le fromage quand nous trouvons trois petites poêles format œuf au plat, idéales pour chauffer une tranche de raclette. Ça fonctionne assez bien, mais les raclettes ont tendance à flamber, à cause de l'huile du fromage qui saute sur le gaz. J'appréhende un peu. Est-ce que les colocataires vont aimer ? Je me demande aussi comment Cyntio s'y prend pour manger. On passe à table. Les habitants apprécient, Cyntio aussi, même si il a du mal avec les fils de fromage. Il mange avec sa bouche, comme tout le monde, mais sans les mains, en courbant l'échine sur son plat, il attrape les aliments solides avec sa langue et ses lèvres et lape les aliments liquides. Il a développé une belle adresse. Même si des reliefs de repas restent parfois pris dans sa barbe, il mange bien plus proprement que nous ne saurions le faire s'il nous prenait de l'imiter.

Mais lorsqu'il mange, il n'est pas rare qu'il donne aux chiennes des morceaux de son repas et c'est avec sa bouche qu'il les leur tend, en un baiser alimentaire où la bave se mêle à la nourriture. Cela ne le gêne aucunement, quand il cajole Magnolia, en la bêtifiant d'une voix de fausset, il lui fait volontiers des mimis sur la truffe, le museau et les babines. Voilà ce qui me dérange dans le fait de partager ses joints. Les chiennes fourrent leur museau dans la poubelle de la cuisine dès qu'on tourne le dos. Elles se reniflent volontiers le cul parmi, comportement propre à l'espèce canine. C'est sans compter que ces animaux sont d'impénitents coprophages et que Magnolia et Tula vont mâchouiller le papier hygiénique usagé de la poubelle des toilettes dès qu'elles en trouvent l'occasion. Cette dégoûtante promiscuité des colocataires avec les deux chiennes, par le biais de l'usage commun des verres, des couverts et des fumigènes verts d'herbe à chat, établit un cycle de la bave et de la merde où je suis assez peu aise d'être inclus. Cela me gêne déjà de partager la nourriture avec les animaux domestiques, je ne veux rien avoir à faire avec leurs excréments.

Le repas terminé, Candida propose un film, *Los Perros y la Ciudad*. Comme je l'ai déjà vu et que je ne me vois pas avachi sur le matelas mousse avec les clébardes, je décline. Nous nous installons, Charlotte et moi, dans la véranda. Nous buvons jusqu'à l'ivresse de ce vin chilien qu'on appelle Gato Negro. La

nuit, tous les chats sont gris, et après deux bouteilles, nous sommes gris défoncés, couleur des confidences. Je lui avoue que je me demande parfois pourquoi je suis parti. Qu'est-ce que je cherche ? Qu'est-ce que je fuis ? Bouvier dirait qu'on sait bien ce qu'on fuit, mais pas ce qu'on cherche. On dit souvent qu'on se cherche. Moi je pense qu'on se trouve et surtout qu'on retrouve partout ce que, de soi, on essayait de fuir. Elle acquiesce, c'était difficile de quitter son pays, sa famille et ses amis, même pour une fille aussi indépendante qu'elle. Mais ça l'est encore plus de retrouver une famille d'amis ailleurs. Être étranger, c'est autant venir de l'extérieur qu'être à l'extérieur. Rester en dehors alors qu'on voudrait rentrer, être à l'intérieur, en faire partie, appartenir de nouveau à un ici. Elle a eu bien de la chance d'atterrir dans cette maison. Ses amis d'ici sont sa seconde famille. Sans leur soutien, elle n'aurait pas pu rester. Il lui semblait impensable de rentrer, de s'avouer qu'elle ne s'en était pas sortie seule, mais elle en avait parfois envie. Charlotte est fière mais elle le cache.

C'est avec une sorte d'heureux chagrin nostalgique que nous évoquons ensuite notre vie en Suisse. La conversation dérive sur ce fond culturel commun que ne manque jamais d'être l'univers télévisuel. Tout y passe, Chacun cherche son chat, Chat Noir Chat Blanc, les films de Chabrol, l'effet de la chatte à Sharon Stone sur les bas instincts de Michael Doglisse, jusqu'aux cabotinages d'Alain Chabat quand il incarne ce personnage métamorphosé en chien. Nous nous entendons à demi-mot et un titre, une esquisse de scène suffisent à déclencher les rires. Nous en arrivons inévitablement aux dessins animés de notre enfance, Felix le chat, Pif et Hercule, le genre cartoon américain, Tom et Jerry, Titi et Grosminet où l'on rit des malheurs du chat chasseur de souris ou de canaris, les mangas japonais de notre prime adolescence, sexy, violents et immoraux comme Catseyes ou les programmes complètement décalés, absurdes comme Télé-chat, que je confonds dans un lapsus avec télé-achat, déclenchant un fou rire. Mes éclats de rire sont entrecoupés de quintes de toux et d'éternuements, les rires repartent de plus belle, j'en perds le souffle. Quand Charlotte va se coucher, je reste là longtemps pour écrire en fumant encore un peu d'herbe à chat. La maison est silencieuse, on n'entend que le va et vient des chiennes, frôlements et tricot des griffes sur le carrelage. J'ai à nouveau le nez qui coule et les yeux me démangent. Le sommeil me gagne. Au lit.

Chapitre cinq

Je me fais l'effet d'un pur produit de ma culture hyper hygiéniste, de mon pays aseptisé. Comme ces paysages miniatures des boutiques de souvenirs qui se couvrent de neige quand on les agite, la ville dont je viens doit avoir été mise sous cloche dans du liquide vaisselle et pour peu qu'on la secoue, elle se remplirait de bulles de savon et de poudre à lessive Le Chat Machine en suspension. Elle est significativement située dans une cuvette, généreusement douchée par des pluies régulières que drainent le lac et le Rhône. Genève est une ville de jets d'eau et de fontaines, écrivait Kundera, c'est aussi une ville de lessiveuses. On y lave son linge sale seul ou en famille, mais on ne l'étend surtout pas à la fenêtre, ça fait méditerranéen. On a nettoyé les squats, on lessive les tags. On lave, en fait, jusqu'à l'argent, qui bien qu'il n'ait pas d'odeur, est souvent sale, quand il arrive de l'étranger. Il ne serait guère étonnant qu'on voie un jour se former, sur les tourbillons du fleuve, des îlots de mousse détergente, le long de la promenade des Lavandières, descendant du quartier des banques qui bordent la rade, institutions du lave-plus-blanc, aux façades immaculées, spécialisées dans l'art de cacher la merde au chat.

En fait, je croyais être beaucoup plus détaché des conceptions suisses de l'hygiène et du confort. Je ne pensais pas être aussi minaudier, aussi aristocat. J'avais habité dans des squats plutôt crados, avec des punks à chien-chiens et des rastas à dread-locks, tout un petit monde marginal qui assimilait les conceptions bourgeoises de propriété et de propreté pour mieux les rejeter en bloc. Mon intérêt pour des modes de vie alternatifs éclipsait facilement mes répugnances, j'imaginai pouvoir m'habituer à tout. La maison de Charlotte offre un cadre idéal pour la vie communautaire, les colocataires sont charmants, chaleureux, charitables. Ils forment une vraie famille d'élection, pas du tout sectaire, au contraire, ils sont très accueillants. Mais il y a des choses auxquelles je n'arrive pas à me faire, comme la présence des animaux et leur rapport avec eux.

Je suis assis sur le banc carrelé de la véranda, en train d'écrire. L'Amiral, qui s'apprête à nourrir Magnolia, tient une théorie sur l'alimentation canine et explique qu'il est mauvais pour les chiens de manger en se penchant sur une gamelle posée à même le sol, que leur repas doit leur être présenté à leur hauteur, ce pourquoi il leur sert généralement leur pitance sur le banc où je me trouve assis. Je propose de me lever et joins le geste à la parole, pour dissimuler l'inconfort où je suis d'imaginer la

gamelle débordante à l'endroit même où j'étais installé. Mais de gamelle point, l'Amiral se contente de verser des croquettes sur les catelles du siège et je reste estomaqué lorsque la chienne vient les bâfrer en bavassant sur le banc, assiette que personne ne songera à nettoyer.

Je ne sais pas si je vais supporter ça longtemps. Ce n'est pas tant que l'autre soit sale en soi, mais c'est que son hygiène est autre, justement, et que chez lui, je ne retrouve pas la mienne propre. Propre. Ce qui nous est propre est propre, par définition. Est étranger ce qui ne nous est pas propre. Donc, ce qui nous est étranger est sale. Chez l'autre, je suis paralysé d'appréhensions et mon comportement devient parfaitement absurde. Les poils qui tapissent ses sols velus viennent adhérer à mes chaussettes noires si, déchaussé, j'ai l'inadvertance de poser le pied par terre. Bien, les chaussettes, ça se lave, dira-t-on. Oui, mais si je dois ensuite remettre mes chaussures, cette crasse poilue se retrouvera sur ma semelle intérieure, mêlée à la sueur des pieds, et j'aurai beau ensuite changer de chaussettes tous les jours, elles se saliront dans mes propres chaussures. Aussi, pour ne pas souiller mes chaussettes, je me contorsionne en équilibre sur une jambe quand je veux mettre mon pantalon propre. Le soir, je m'ingénie à ne sortir de mes souliers que pour rentrer directement dans mon lit. L'opération s'inverse le matin. Mais j'ai beau faire, mes chaussettes et mes chaussures sont progressivement colonisées par le poil. Ce matin, le fils de Candida s'amusait à mettre un des chatons dans mes chaussures de rechange. Il faut dire que les autres ne se posent pas ce problème, ils marchent pieds nus, tout simplement, ce qui sur le revêtement pileux du plancher ne doit pas être si désagréable, les poils leur collent à la plante des pieds, formant des chaussons duveteux qui s'épaississent jusqu'à se détacher en minous... non, en minous avant de se former derechef.

Quand Cyntio ne marche pas pieds nus, il chausse sans chaussettes des baskets dont le ressort pneumatique, situé au talon, ne lui sert à rien puisqu'il marche penché vers l'avant, sur la pointe des pieds. Les jambes sont arquées par une extrême souplesse de la jointure du genou, si bien qu'on les dirait articulées à l'envers. Les bras atrophiés ne pouvant lui servir de balancier, c'est un dandinement de tout le corps qui l'aide à s'équilibrer quand il marche. Il avance sur les orteils, à grandes enjambées amples et chaloupées, avec de petits mouvements saccadés des bras, lesquels ressemblent alors aux ailes rognées d'un échassier de zoo. Je ne peux pas m'empêcher d'identifier mon corps au sien, de ressentir sa démarche dans mes membres, quand le vois traverser la cuisine et entrer dans la véranda pour nous convier à partager son pétard de cannabis. Comme il lui est plutôt difficile de s'asseoir et de se relever, il reste volontiers

là, debout, appuyé contre le mur. Il en profite pour se gratter contre le support idéal que lui offrent le chambranle et les charnières de la porte, aux endroits qu'il ne peut pas atteindre avec les ongles des orteils. C'est là une opération qu'il effectue à tout moment et à tout endroit pour soulager les démangeaisons que lui occasionnent les puces qu'il partage généreusement, comme tout le reste, avec les animaux de la maisonnée. Nous les partageons aussi, bien malgré nous. Je m'y attendais un peu, au coup des puces. L'insistance de Charlotte pour que je lui amène de Suisse ce fameux brumisateur qui éloigne à la fois les moustiques, les tiques et les puces me l'avait quand même mise à l'oreille. Elle fait des réactions allergiques importantes aux piqûres de puces. Elle m'a raconté que l'été dernier, elle avait passé quelques jours seule à la maison. Les colocataires étaient tous partis sur la côte, emmenant les animaux avec eux. Seul mammifère à sang chaud dans la maison, elle avait dû subir la férocité de toutes les puces que les chiens n'avaient pas emmenées dans leur pelage en vacances à la plage. Au point qu'elle avait dû se déshabiller entièrement pour monter se réfugier sur la terrasse. C'est là qu'elle avait constaté qu'elle commençait à enfler de partout. Rhabillée à la hâte, elle était descendue en courant dans la rue où, par chance, elle avait trouvé rapidement un taxi. En la voyant, le type avait foncé à l'hôpital. On lui avait fait une injection d'adrénaline en urgence. Avant mon départ de Suisse, un ami médecin m'avait proposé d'emporter une ampoule d'adrénaline et une seringue, en prévention des chocs anaphylactiques. J'ai pensé que ça compléterait la commande d'anti-moustique.

Je me suis arrêté d'écrire un moment pour prendre l'air sur le balcon, voir si l'allergie se calme. Des habits sont étendus sur des cordes à linge contre la rambarde. La lessive n'a pas eu raison du poil animal dont les tissus semblent tissés tant il y en a. Je me demande si le poil de chat lavé à la machine reste allergène. Quand je retourne m'asseoir dans la véranda, je feuillette un peu le cahier et je décide de diviser le texte en chapitres. J'ai noirci beaucoup de pages, aujourd'hui. Hier aussi. Quand j'y pense, je suis peu sociable. Passer des heures penché comme ça sur un cahier à renifler, me moucher, éternuer. Les autres doivent me prendre pour un sacré charlot. Ca suffit, Charlotte va bientôt rentrer, je vais voir ce qu'ils font.

Les chats font les pitres

Cyntio a fait ses achats du mois, une livre d'herbe à chat et des feuilles à rouler de piètre qualité. Autant dire que c'est la fête. Pour effriter le cannabis qui se présente sous la forme d'une brique compressée, il demande qu'on lui branche le mixer de la cuisine. Il y place une portion de la brique qu'il broie sans autre forme de procès, concassant branches, graines, feuilles et fleurs. Nous sommes beaucoup plus délicats, nous, les européens. Il faut dire que notre herbe à chat à nous est d'une tout autre qualité. Nous ne fumons que les fleurs, après avoir détaché soigneusement les feuilles et laissé de côté les graines et les tiges, chipotage de richard. Dogan a rempli sa boîte de chanvre broyé et je lui fais remarquer qu'il laisse dans le récipient du mixer une fine poussière cristalline qui colle au plastique à cause de l'électricité statique, le meilleur, en somme, la résine, le hachisch. Je suggère qu'on la mélange à du beurre pour faire un gâteau style chocolhach, histoire de s'ouvrir quelques chacras. L'idée séduit, mais on manque d'ingrédients, le chocolat amené de Suisse a déjà été intégralement englouti. On décide finalement d'utiliser la poudre psychotrope pour confectionner un crumble. C'est Charlotte qui chapeaute l'opération. Beurre au hach, farine et sucre, le tout effrité sur un plat de pommes cuites avec de la cannelle et puis des raisins secs, pour faire strudel.

Pendant ce temps, on a mis la table, préparé une ratatouille, Candida a sorti un gigot d'agneau du four. La souris est partagée équitablement entre les convives de la tablée. C'est un régal, à s'en lécher les babines, mais il faut manger peu. Pour que notre dessert fasse pleinement son effet, la digestion ne doit pas être trop chargée. On le dégustera assis au coin du feu, sur les canapés qu'occupent habituellement Tula et Magnolia. Inutile de préciser pourquoi j'ai préféré une chaise pour prendre mes aises. Nous nous servons chacun une bonne portion du gâteau, avec un verre du tchaï qu'a préparé Candida. Le crumble est un peu amer, un peu sablonneux sous la dent, comme de la chapelure, les restes de feuilles effritées font comme de la chamotte dans la pâte. Ça prendra plus d'une heure pour monter. L'Amiral a mis de la musique. D'abord Shakira, pour rire, puis Charlie García, El rock del gato, avant d'enchaîner sur un disque de chacarera. La discussion est animée. De mon côté, j'ouvre mon cahier pour raconter la confection de notre gâteau chamanique.

L'air s'est rafraîchi, dehors. Chacun cherche la chaleur de la cheminée. Il pleut un peu. Un crachin très fin, mais sur le toit de tôle ondulée du patio, ça fait un sacré raffut. On croirait qu'il pleut des chats et des chiens, je dis. Un temps de chien, confirme Cyntio. À ne pas mettre un chat dehors, corrige Charlotte. Nous éclatons tous de rire. Il semblerait que les substances du gâteau commencent à nous chatouiller les neurones. Je propose un jeu. Relever un maximum de proverbes impliquant les mots chat ou chien, je les traduirai dans mon cahier, en simultané, pour les cataloguer. Charlotte a une moue dubitative, puis elle dit, la mine chafouine, qu'il y a chat enfermé. Rires. Elle veut dire qu'il y a anguille sous roche. Le jeu est lancé. Cyntio se vante qu'en matière de proverbes, il fait office de chien savant. Même les chats toussent, se moque Charlotte. L'Amiral siffle, admiratif, à bon chat bon rat. Cyntio fronce le sourcil et lui dit sur un ton faussement fâché que s'il se range du côté des chats, ça va le mettre dans une humeur de chien. Jette-moi du pain et appelle-moi ton chien, fait l'Amiral dans une révérence. Charlotte affirme que même toute seule, elle se défend comme un chat ventre en l'air. Il n'en fallait pas plus pour qu'un challenge s'engage. Ces deux-là sont comme le chien et le chat, soupire Candida. Cyntio regarde Charlotte et la menace de lui lâcher les chiens. Je vais te jeter le chat à la barbe, elle riposte. Chien qui aboie ne mord pas, il grogne. Et chat ganté n'attrape pas de rats. La rage ne finit qu'une fois le chien mort. Il faut se méfier du chat qui dort. De l'eau, je dis, c'est pas pour chercher trois pattes au chat, mais je crois qu'on dit de l'eau qui dort. Charlotte rebondit sur l'eau et sort le fameux chat échaudé fuit l'eau froide. Cyntio peine à trouver. Autant chercher le chat dans le champ de pois chiches, lâche Charlotte. Faut pas gonfler le chien. Là, tu me donnes du chat pour du lièvre. Cyntio sèche. Le chat t'a mangé la langue ? Il se rend : Chapeau ! c'est toi qui as mené le chat à l'eau. Rires et charivari. Pendant qu'ils jouent à inventer des proverbes sans queue ni tête, genre chat qui dort n'amasse pas d'or, ou quand le chat mousse les souris gloussent, j'écris une charade pour Charlotte. Mon premier est un animal à poils, mon second sert à enfiler, mon troisième est un thé en chinois et mon tout est une danse. Ce n'est pas la chaconne. Elle donne sa langue au chat. Le cha-cha-cha. Hahaha. ATCHA. J'ai expliqué qu'en français, gato se dit chat. Comme ils n'arrivent pas à prononcer la chuintante, je leur fait répéter un chasseur sachant chasser. Crises de rires. Ma main note automatiquement chaque mot. Une écriture affreusement griffonnée se grave dans l'épaisseur de la feuille que griffe le crayon gris. Cha s'écrit tout seul. Le gâteau devait être hachement chargé en hach. Charlotte me fait chavoir que je chochote. J'ai la bouche achechée, la chalive pâteuse. Mon espagnol se transforme en un chacré charabia. Cha donne

quelque chose comme cha, elle me charrie, cha la fait marrer.
Elle me demande quel jour on est. Chamedi. Haha, c'est
Shabbat. Arrête de me chaquiner. De te taquiner, elle ricane ?
De me chicaner. Les colocataires ont commencé à danser sur le
gato interprété au charangoque passe la chaîne stéréo. J'essaie
de me relire. Le cahier est noirci d'une écriture chaturée de
chatures... de ratures et de mots hachurés. J'ai écrit comme un
chat. Ma traduction n'est pas très assurée. Le style est peu
châtié. De la bouillie pour les chats. Suis chalement amossé. J'ai
la mâchoire anesthésiée, la senchation que ma langue a enflé, le
filet d'air que ch'achpire ch'amenuise. Tout tourne, chavire.
Catalepsie.

Épilogue

Je vais rester. Au moins encore quelque temps. J'ai d'abord repoussé mon départ de quelques jours, puis de jour en jour, jusqu'à ce que je ne pense plus à m'en aller. Il y a un certain temps que je n'avais pas repris mon journal. Je me suis intégré aux activités communes de la maison. Ces derniers jours, nous avons labouré un large carré du patio pour le transformer en jardin potager. Nous y avons planté tout plein de légumes, et même quelques plans d'herbe... aromatique, entre les maïs. Nous avons pris un plaisir énorme à bêcher torse nu, au soleil, les pieds dans la crotte, en nous réjouissant ensemble des récoltes à venir. Le soir, nous avons discuté, à table, après le repas, pendant des heures ou regardé des films, couchés pêle-mêle avec les animaux, sur le matelas mousse, en fumant des pétards. Cyntio m'a appris à les rouler sans l'aide des mains. Je manque encore un peu de pratique, mais il dit que je suis un bon élève. Hier, nous avons fait une grillade dans le patio pour inaugurer le potager. Nous avons tous bûfré des quantités phénoménales de viande et je me suis surpris à donner de mes mains grasses des os bien garnis aux animaux. C'était la fête pour tout le monde. Ma barbe a poussé et j'ai l'air un peu hirsute, d'après eux, ça me va plutôt bien. Les petits de Fièrre ont ouvert les yeux et commencent à sortir de leur caisse. La nuit, ils grimpent sur mon lit et se blottissent contre moi. Mes habits sont couverts de poils, pleins de boue, mais je m'en fous. Mes répugnances des premiers temps de mon séjour m'apparaissent aujourd'hui comme un lointain souvenir un peu ridicule, j'en ressens une légère honte quand je relis mon journal. Je crois que je ne me suis jamais senti aussi bien, je n'ai jamais autant ri qu'ici. Les gens de la maison sont si gentils, si drôles, si généreux. Je fais partie de la famille, depuis qu'ils m'ont sauvé la vie, comme ils disent.

À un moment de la soirée crumble, quand tout le monde était en plein délire, j'ai soudain fait tomber mon stylo. Charlotte a vu que j'avais le visage et le cou enflés. Je ne respirais presque plus. Œdème de Quinque. Paniquée, elle a ameuté tout le monde. Elle s'est rappelé de la seringue et de l'ampoule d'adrénaline, a couru les prendre dans son tiroir et m'a fait une injection dans la fesse.

J'aurais presque instantanément repris conscience pour demeurer hagard et choqué, avant de passer le restant de la nuit dans un demi-sommeil, pendant qu'ils me veillaient à tour de rôle. Je ne me souviens absolument de rien. Une seule chose est sûre, je n'ai

plus d'allergie. Après cette nuit-là, j'étais complètement désensibilisé.

Je me suis réveillé au ralenti, comme après un très long sommeil, avec l'impression que quelque chose en moi s'était imperceptiblement déplacé. Tout semblait différent, jusqu'au goût de l'air. Je me suis levé, surpris d'être tout habillé. Cyntio, Candida et l'Amiral étaient attablés dans le patio. Quelque chose dans leur regard était différent. C'est avec une étrange familiarité qu'ils m'ont demandé si ça allait. Je ne comprenais pas. Ils m'ont raconté que j'avais fait ce choc allergique. Je suis immédiatement allé voir ce que j'avais écrit durant la soirée. C'est en feuilletant mon journal que je l'ai trouvé, entre deux pages restées blanches. J'ai d'abord cru que c'était un simple trait de crayon, mais non. En le prenant entre deux doigts pour le voir de plus près, j'ai eu une sorte flash back fulgurant, comme si je comprenais quelque chose d'essentiel qui jusqu'alors m'avait échappé... mais ATCHA ! L'éternuement n'a pas été suivi d'autres symptômes d'allergie, ce n'était qu'un reste de réaction réflexe, mais il avait suffi à effacer la révélation fugitive qu'avait provoquée, en apparaissant dans mon cahier, noir sur blanc, ce poil de chatte.